

Ronzeaud, Pierre. *Peuple et représentations sous le règne de Louis XIV* (Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 1988). 426 pp.

Si le peuple est bien «muet» au 17^e siècle, on en parle pourtant beaucoup dans la littérature. On prétend même le faire parler mais, comme le montre Ronzeaud, c'est par artifice parodique, pour représenter sa basse vulgarité. Ce que les écrivains de l'époque nous disent du peuple, en effet, ne forme qu'un ensemble de représentations qui, à quelques exceptions près, figurent la bassesse du populaire pour justifier et préserver un ordre social qui le maintient dans la soumission. Voilà la thèse générale de Ronzeaud. Mais son énoncé ne rend pas justice à l'intérêt de son livre. On se doutait bien que le peuple devait être objet de toutes sortes de préjugés, mais l'intuition n'est pas le savoir. Et elle occulte sa propre imprécision. De quel «peuple» s'agit-il au juste? Comment l'identifie-t-on? De quelle manière est-il bas? Quelles circonstances et quelles théories intensifient ou atténuent son image négative? Parle-t-on souvent de lui? Dans quels textes? Avec quelle rhétorique? Et, finalement, à quel effet? Autant de questions que Ronzeaud clarifie, tout en soulevant d'autres.

Ainsi de sa première partie orientée par la polysémie du mot peuple. A grand renfort de citations, il démontre que, dans le fouillis d'emplois directs, figurés et métaphoriques, du corps social à la canaille, des paysans à la bourgeoisie, des ethnies aux groupements religieux, il convient surtout d'opérer des distinctions fondées sur des rôles et des statuts contextuels, sans modèle global. Ce qui donne les élus de Dieu, la foule, la partie basse de la société, le Tiers-Etat, le public, le gouvernement démocratique, les pauvres (y compris les mendiants), les travailleurs (laboureurs et ouvriers), l'opinion publique, la vulgarité, la versatilité et la révolte, selon que le contexte est «externe,» sociologique, politique, économique, psychologique. Chaque sens, illustré par des historiens, essayistes, pamphlétaires, mémorialistes, romanciers,

poètes, livre à son tour des variantes, des lieux privilégiés où portent les préjugés, voire des retournements positifs. Tout cela est très utile et, si l'on travaille sur le peuple, à lire et à relire. Mais ce foisonnement des données, à l'image de mon paragraphe, a aussi quelque chose d'excessif; à suivre tous ses détours on risque de s'y perdre. La question est: à quel degré du détail le savoir accumulé verse-t-il dans l'entropie? Vaut-il mieux simplifier pour mieux guider le lecteur?

Mais simplifier c'est trahir la réalité, offrir un savoir trompeur. Il faut donc applaudir l'intégrité de Ronzeaud: la dispersion apparente de son travail transmet la dispersion réelle des représentations du peuple, la multiplicité des idées qu'on s'en fait. Car, on l'apprend, les choses ne sont pas simples. Le plus souvent, par exemple, on compare le peuple aux animaux de trait et de ferme, surtout à l'âne, mais aussi à l'abeille ou à la fourmi, même à l'hydre; l'évocation de la bêtise et de l'exploitation coexiste avec l'appréciation du travail et la crainte de l'anarchie populaire. Il fallait le montrer et l'expliquer comme Ronzeaud le fait: par le contexte, par l'occasion, par de complexes nuances de l'idéologie. Il fallait aussi, pour compléter le tableau, citer d'autres images animalières, végétales et élémentaires. Il fallait, a fortiori, répertorier également les traits physiques le plus souvent attribués au peuple: la laideur, la lourdeur, la noirceur, se reflétant -mais pas toujours -- dans la rudesse de ses habits et de ses demeures. Donc, dispersion. Mais aussi richesse, complexité, effet du vécu: en parcourant à loisir le texte de Ronzeaud on a l'impression de retrouver, dans sa confusion originelle, la vraie vision du peuple au 17e siècle.

Et, petit à petit, de citation en citation, de cliché en cliché, de commentaire en commentaire, un certain ordre s'y établit, une certaine image générale se dégage. Les considérations objectives, les louanges, la pitié et l'indignation se révèlent marginales: effets superficiels de la symbolique religieuse, mouvements généreux des

écrivains isolés. Dans l'ensemble et pour l'ensemble des textes, quel que soit le sens que l'on donne au peuple, on rencontre surtout des stéréotypes qui insistent systématiquement sur sa bassesse: sociale, morale, physique, manifestée par son paraître mais inscrite déjà dans son être. On le méprise, on s'en gausse, on le dénonce quand il prétend s'élever au-dessus de sa nature. Mais aussi, Ronzeaud le relève, on semble le craindre. Cette crainte, peut-être, plutôt qu'un désir pour cela même qu'on rejette, comme le voudrait la récente «poétique de la transgression,» pourrait expliquer pourquoi un peuple si bas ravalé, si généralement décrié par réflexe inconscient, prend tant de place dans l'imaginaire; pourquoi on en parle tant pour en dire du mal. Obsession? Hantise? Envie?

Ronzeaud s'intéresse davantage aux raisons idéologiques, et surtout à la place que réservent au peuple la métaphore politique du corps social, le mythe des origines, la représentation et la justification des inégalités. C'est cette partie de son livre qui présente le plus d'intérêt pour la sociocritique. C'est aussi celle qui traite le moins du peuple, examinant surtout la constitution et l'évolution des valeurs sociales, les théories de l'absolutisme, le malaise sémiologique au 17^e siècle. C'est enfin là que se manifeste la fragilité d'une démarche qui agglomère sous un seul mot «peuple» tous les sens que l'époque lui donne. Car peut-on raisonnablement faire rentrer dans «le peuple,» comme Ronzeaud le fait, la grande bourgeoisie de finances? Même si les textes contemporains la situent dans le Tiers-Etat et, par métonymie, l'appellent parfois peuple? N'est-ce pas jouer sur des mots? N'est-ce pas projeter un sens du peuple sur d'autres sens? Les glissements linguistiques sont surtout problématiques quand, pour blâmer ou louer, on dissocie un élément d'une notion pour juger, en vertu d'une similarité partielle, une notion tout à fait différente. On dit d'un fin politicien qu'il est Normand; on n'entend pas que c'est un Normand.

Sans en être un moi-même, c'est pourtant une querelle de Normand que je fais là à Ronzeaud. Car, s'il s'écarte un peu du peuple dans ses derniers chapitres, il y dit néanmoins des choses très sensées. Surtout, il démontre par son propre exemple qu'une image sociale, même intégrée dans l'inconscient social, ne peut pas se comprendre en dehors du contexte social. Et inversement: qu'une société, pour être bien comprise, doit être appréhendée autant dans ses images que dans ses structures. Dans ce sens, si le travail de Ronzeaud est un *must* pour toute étude de peuple dans la littérature du 17^e siècle, ce qui va de soi, c'est aussi un texte qui dévoile un aspect un peu scandaleux de la mentalité de l'époque et, partant, de sa société. Mieux: à certains égards, je le crains, il tend un miroir à notre propre formation des images de l'Autre.

Jean Alter